

cette pauvre veuve de Maillezais, en France, Eugénie Gabert. O moi qui vous ai fait élever. Depuis vingt ans, je ne vous ai pas perdue de vue un seul instant, et je connais votre vie jour par jour.

— Êtes-vous ma mère, s'écria Raphaël en frissonnant, comme si, à cette pensée, une angoisse de terreur l'eût saisi.

La reine des Bohémiens, à cet accent de répulsion et d'effroi laissa voir une tristesse amère. Ses mains tremblèrent ; une pâleur fugitive envahit ses joues bistrées.

Elle pencha la tête, frappée de stupeur.

— Vous n'êtes pas ma mère !... prononça lentement le jeune homme, depuis que vous me parlez mon cœur n'a pas battu plus vite.

— J'aurais voulu avoir un fils comme vous ! murmura Nighmèh.

— Est-elle vivante ? interrogea l'enfant, avec une impétueuse ardeur.

— Vous étiez encore au berceau, lorsque son âme s'envola vers le ciel.

— Et mon père ?

— Ah ! vous avez soif de savoir, maintenant ! Patience !... Mais si je n'ai pas remplacé auprès de vous la mère que Dieu vous avait reprise, j'ai du moins rempli les devoirs d'une tutrice fidèle, alors que j'aurais pu vous laisser dans la misère obscure à laquelle vous étiez condamné. Vous me jugerez un jour. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai réparé, autant qu'il était en moi, le mal que des ennemis puissants vous avaient fait, et que j'ai de l'orgueil à vous voir si beau, si noble, si franc de cœur et si grand d'intelligence. Pourtant, je ne suis pas chrétienne...

— Qu'êtes-vous donc ? repartit Raphaël, subjugué par le charme de cette voix mélancolique et douce, qui exprimait des sentiments si purs et qui vibrait parfois, dure et métallique, trahissant une âpre énergie, une volonté indomptable.

Elle se leva, redressant le front avec une majesté de reine.

— Qui je suis ?... Lorsque Tamerlan jeta ses hordes dans l'Inde, il trouva aux bords du Gange les derniers débris d'une race antique, celle des Rômes, qui vivaient autrefois en Egypte, au temps des rois pasteurs et des Pharaons de Mem-

phis. Le conquérant emmena ces tribus à sa suite, avec ses Mongols... Elles errèrent sur ses traces... Puis elles passèrent en Europe, s'éparpillant dans les différents royaumes de la chrétienté, condamnées à l'existence vagabonde des exilés qui n'ont plus de patrie. On les appelait des *Zingari*, des bohémiens, des idolâtres ; les Hongrois seuls les reconnurent pour le peuple des Pharaons et les nommèrent *Pharohneph*... Pourchassés et persécutés, comme les enfants d'Israël, les déicides, ils ne purent se fixer nulle part. Quelques bandes s'établirent en Transylvanie, en Valachie... C'est là que je suis née, car c'est à cette race que j'appartiens.

— Vous ?... impossible.

— Je suis l'Etoile du ciel, Nighmèh-Semra, la reine du peuple de Pharaon !... Je descends de la reine de Saba, de Rhamsès, de Nectanebo... Mes ancêtres régnaient avant que votre Europe fût civilisée, avant même que Romulus eût fondé Rome par un fratricide. Voilà ce que je suis, enfant !...

Raphaël, debout, s'inclina, dompté par la fierté tranquille et la dignité de cette femme, unique rejeton de cette dynastie trente fois séculaire.

— Il y a mille ans, continua-t-elle avec autant de calme que si elle eût parlé des choses les plus ordinaires et les plus naturelles, il y a mille ans que de père en fils, dans ma famille, on se transmet, avec le pouvoir souverain que reconnaissent tous les bohémiens dispersés sur la surface du monde, une tradition qui est toujours l'idée dominante des peuples vaincus : la reconstitution d'une patrie où se rassembleront nos tribus, sous le sceptre des fils de Pharaon. Pendant ces mille années des trésors ont été entassés, et j'en suis dépositaire... Mais je suis femme, et la race royale va s'éteindre avec moi. A qui donner la couronne ?

Raphaël l'écoutait avec une stupeur toujours croissante, et se demandait s'il faisait un rêve, ou si vraiment ces incroyables révélations exprimaient la vérité.

Il doutait, et comment douter, cependant, en présence de cette femme, au visage auguste, à la voix impérieuse et vibrante, et qui affirmait si hautement ?

— L'Europe nous eût repoussés, dit Nighmèh, si nous avions voulu nous y tailler un royaume aux dépens des grands états qui se disputent des lambeaux de territoire... L'Egypte est à Mahomet. La Sicile n'est à personne... Cette île a tant de fois été conquise que la race qui la peuple est un mélange de tous les sangs... Elle est africaine par les mœurs, et, séparée de l'Europe, elle y tient par son histoire et par sa situation... Elle ne veut pas se soumettre à Naples, rivale de Palerme. Elle n'obéit aux rois Bourbons que par la force. Elle est prête à la révolte, mais la révolte achèvera de l'épuiser... C'est alors que, répandant l'or à pleines mains, soutenue par une armée, je ferai valoir mes droits...

— Vos droits ?

— Mes prétentions... Qu'importe le mot ?

— Chimère !

— Oh non ! J'avais besoin de complices. J'ai fondé l'association de la Croix-Blanche ; son but apparent est de fomenter la révolution sicilienne et de proclamer l'indépendance de la Sicile. Son but réel, c'est de seconder mes efforts. Je puis te dire tout... Don Philippe de Palmaverde me répond du patriciat, qu'il a enrôlé sous notre bannière : David Stoloro commande aux milices nationales ; le duc de Scandian me livre la finance, les banquiers, les gens d'argent et d'industrie ; Pericles Orestis, les aventuriers de bas étage qu'il enrégimente dans toutes les villes ; Zador, l'Argentino, qui entretient la terreur et qui est l'exécuteur de nos arrêts, a cent démons à lui, dans son château de la montagne... Un autre, que je ne puis nommer, est mon agent auprès des sociétés secrètes de France, d'Italie et d'Allemagne. Francs-maçons et carbonari sont nos alliés ; et par eux, nous aurons l'appui des gouvernements, qu'ils soutiennent ou qu'ils renversent à leur gré...

— Madame, après de tels aveux, dit Raphaël devenu grave et sombre, il faut que j'obéisso ou que je meure ! Pourquoi m'avez-vous dévoilé ces formidables secrets, et que voulez-vous de moi ?

— Commence-tu à croire que la trame est bien ourdie et que le plan peut réussir ?